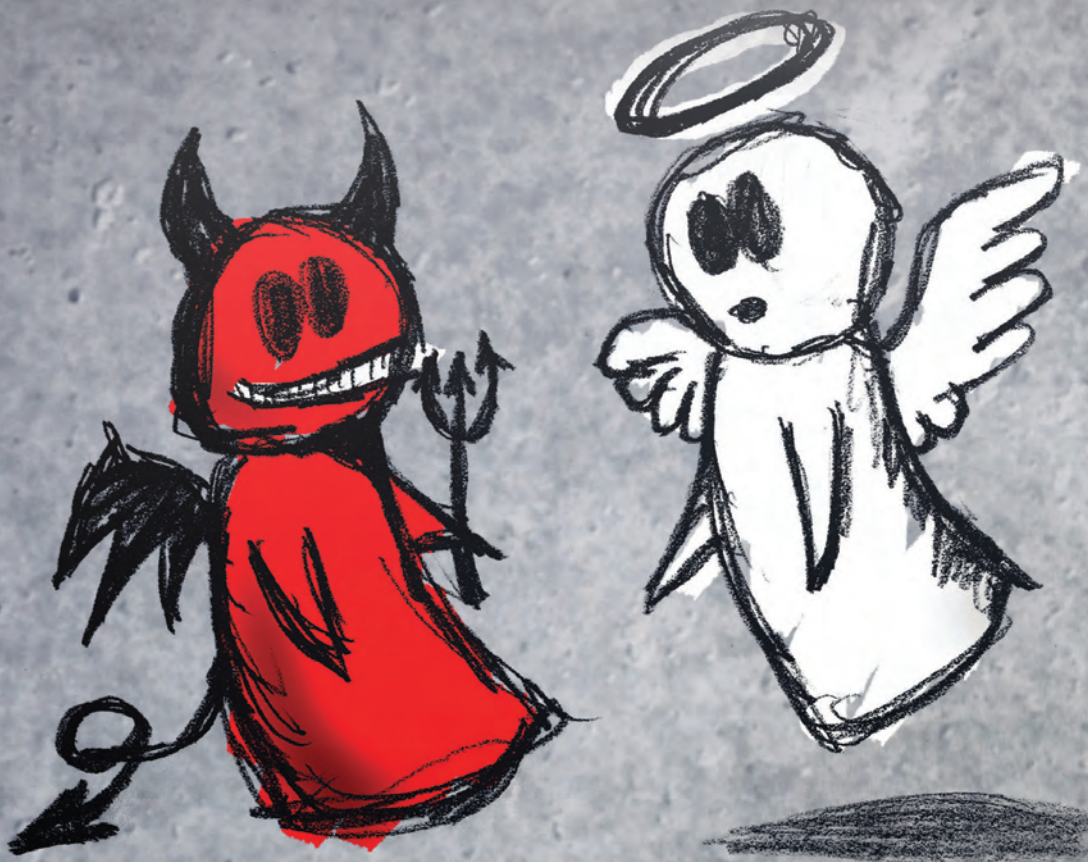


la revue des étudiants en psychologie /

no.5 | Novembre 2015

L'AMNÉSIQUE



DOSSIER LE BIEN ET LE MAL

Des souris et des hommes, de John Steinbeck, p.6

DOSSIER LE BIEN ET LE MAL

Billy Michigan p.12

DIVERS

#BornPerfect, les thérapies de conversion, p.20

L'AMNÉSIQUE

La revue des étudiants en psychologie

Fondée en 2013

Numéro 5, Novembre 2015

L'ÉQUIPE:

RÉDACTRICES EN CHEF:

Alex Fernet Brochu

Mariève Lapierre

MISE EN PAGE

Matteo Esteves

DIRECTRICE DES COMMUNICATIONS:

Cheyenne Yammine

PHOTOGRAPHE:

Stefan Radu Corcoz

VIDÉASTE:

Enzo Cipriani

CHRONIQUEURS:

Sabrina Bolduc

Elizabeth Brunet

Laura Caron-Desrochers

Florian Choquet

Catherine Degré

Sofia El Mouderrib

Céline El-Soueidi

Matteo Esteves

Sarah Houazene

Adrianne L'Abbé

Stéphane Labrèche

Hadrien Laforest

Samuel Laperle

Karine Proulx-Plante

Béatrice Raymond-Lessard

Isabelle Roberge-Maltais

RÉVISEUSE EN CHEF:

Vanessa Forget

RÉVISEURS:

Laura Caron-Desrochers

Catherine Cimon-Paquet

Marjolaine Frappier

Roubina Kasparian

Karine Proulx-Plante

Laurie Slater

IMPRESSION:

Service d'Impression de l'Université de Montréal (SIUM)

PROCHAINE PARUTION:

Janvier 2016

CONTACT:

amnesique@ageepum.ca

PHOTO COUVERTURE:

© Igor Stevanovic - Shutterstock

ÉDITORIAL

Le bien, le mal. Deux petits mots qui suscitent tant de questionnements, deux variables si difficiles à opérationnaliser! À quoi réfèrent-ils, exactement? Nous les comprendrons peut-être mieux en explorant leurs origines.

La morale se serait développée à travers les générations de nos ancêtres par la sélection naturelle, de par son utilité à assurer la cohésion sociale en prescrivant certains comportements pro-sociaux, et en en proscrivant d'autres, antisociaux. Il nous est légué un ensemble de préceptes à suivre pour gagner la faveur des autres. Parallèlement, nous héritons de réactions qui encouragent les bons comportements chez les autres, et découragent ceux qui ne contribuent pas au vivre-ensemble.

Ainsi, les chauves-souris vampires ont l'habitude de partager le sang qu'elles ont réussi à récolter, tout en faisant preuve de réciprocité : elles vont plus souvent rendre la pareille à des congénères qui leur ont déjà donné du sang qu'à des chauves-souris qui n'ont jamais partagé avec elles (Wilkinson, 1984). De même, les petits du coyote qui jouent ensemble retiennent leur force pour maintenir une atmosphère de jeu, et se montrer trop agressif à un moment inapproprié leur vaut d'être ostracisés (Bekoff & Pierce, 2009). Un peu plus près de nous, les chimpanzés consolent le perdant d'un combat (Wade, 2007), ce qui fait montre d'une empathie et d'une conscience de soi remarquables!

Difficile de dire exactement ce qui tient de la nature et de la culture dans les normes de réciprocité et dans l'empathie, mais peu importe : les gènes comme les idées sont soumis aux mêmes pressions environnementales, et ont évolué ensemble pour nous aider à construire des sociétés plus solides.

Ironiquement, un système dont le principal « but » est de faire en sorte que tout le monde s'entende fait lui-même objet de bien des discordes! Combien de relations brisées, de guerres, de morts ont été causées par l'affrontement entre des représentations du bien et du mal; entre des valeurs personnelles, des convictions religieuses, des idéologies politiques incompatibles?

À travers les textes de ce numéro, nous vous invitons à réfléchir plus profondément aux aspects de notre conscience morale chez les enfants, chez les personnalités publiques, dans la littérature, et dans nos futures pratiques en tant que professionnels de la santé mentale.

L'équipe éditoriale

Références

Bekoff, M., Pierce, J. (2009). *Wild Justice: The Moral Lives of Animals*. Chicago: University of Chicago Press

Wade, N. (2007). Scientist Finds the Beginning of Morality in Primate Behavior. *The New York Times*. Repéré à: http://www.nytimes.com/2007/03/20/science/20moral.html?pagewanted=all&_r=1&

Wilkinson, G. S. (1984). Reciprocal food sharing in the vampire bat. *Nature* 308: 181-184.



Unipsed.net : une plateforme de transfert de connaissance dans le domaine de la psychoéducation, à la recherche de rédacteurs.

Unipsed fêtait, en décembre dernier, son 3^e anniversaire d'existence en plus de sa nomination comme finaliste universitaire au Gala Forces Avenir 2014. Une occasion pour l'organisation de rallier ses bénévoles et d'en recruter de nouveaux.

«Le cœur du fonctionnement d'Unipsed, et qui en fait également sa particularité, c'est l'implication de nos bénévoles qui alimentent notre base de données en rédigeant des articles pertinents dans leur domaines d'expertise ou de recherche.» explique Véronique Ménard St-Germain, Vice-Présidente et responsable des bénévoles. Unipsed a plus que jamais besoin du soutien de ces derniers afin de mener à bien sa mission de construire une référence en psychoéducation.

Unipsed se base sur la contribution volontaire de professionnels de la psychoéducation. Les articles sont écrits par des bénévoles qui ont à cœur l'avancement de la connaissance. « Nous cherchons des gens au baccalauréat, aux cycles supérieurs ainsi que des spécialistes dans leur domaine désirant prendre le temps d'approfondir un sujet pour en faire un article» ajoute Mme Ménard St-Germain. Fait intéressant: la rédaction d'un article est reconnue comme de la formation continue chez les psychoéducateurs.

À propos d'Unipsed

Unipsed.net est un projet de base de données dans le domaine de la psychoéducation, créé par des étudiants de l'Université de Montréal, qui combine la flexibilité des bases de données collaboratives et la rigueur scientifique nécessaire à un travail de qualité. Unipsed souhaite devenir une référence pour les étudiants, chercheurs et professionnels de la psychoéducation et des branches connexes. Unipsed est reconnu par l'École de psychoéducation de l'**Université de Montréal** et de l'Université du Québec à Trois-Rivières, le Centre jeunesse de Montréal – Institut universitaire, la Revue canadienne de psychoéducation, Boscoville 2000 et l'Ordre des psychoéducateurs et psychoéducatrices du Québec.

Contact

Marc-Olivier Schüle

Président/fondateur

514-831-8444

marc-olivier.schule@unipsed.net

www.unipsed.net

C O N T E N U

Éditorial 3

DOSSIER: LE BIEN ET LE MAL

*Des Souris et des Hommes, responsabilité criminelle et
développement du jugement moral, par Catherine Degré....6*

Richard Martineau, ou comment analyser le développement du mal chez les journalistes à l'aide de
l'approche humaniste de Carl Rogers
par Samuel Laperle....10

Billy Miligan et le trouble dissociatif de l'identité, *par Céline El-Soueidi12*

Ces chers enfants, *par Adrianne L'Abbé....14*

DIVERS

Errances, *par Matteo....17*

Born Perfect, pour en finir avec les thérapies de conversion, *par Sarah Houazene....20*

L'équipe de l'Amnésique....26



DES SOURIS ET DES HOMMES

Par Catherine Degré | catherine.degre@umontreal.ca

Of Mice and Men de John Steinbeck (1977)
(v.f. Des souris et des hommes)

**Attention, cet article dévoile des éléments importants du récit.*

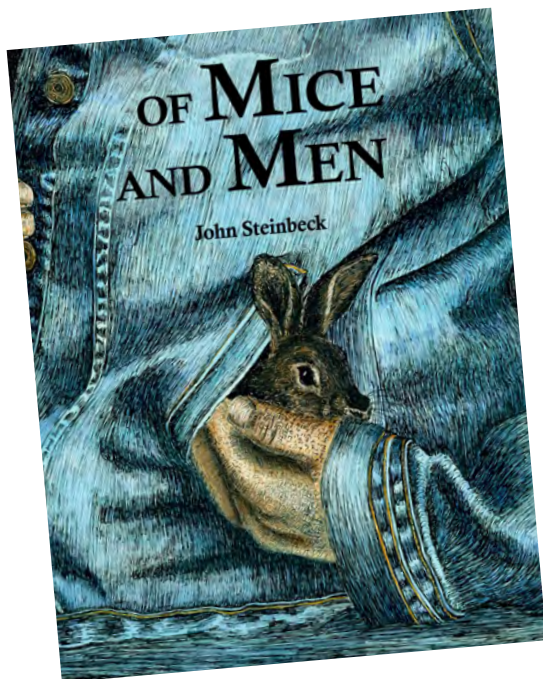


Je vous recommande ce mois-ci une courte, mais non moins magnifique œuvre de John Steinbeck. En effet, sa simplicité contraste avec sa puissance. L'auteur nous transpose dans le sud rural de la Californie, sur un fond de Grande Dépression, où chacun essaie de subsister en travaillant dans l'agriculture. Nous suivons les deux protagonistes George et Lennie dans leur périple ouvrier, eux qui tentent d'économiser assez d'argent pour avoir leur propre ferme et vivre la belle vie. Ces deux-là sont un exemple parfait du typique dynamic duo formé du petit

rusé, intelligent, raisonnable (George) et de son acolyte moins brillant, mais doté d'une force surhumaine (Lennie). Ainsi, le premier doit prendre soin du second, car il souffre d'un certain retard mental. Cette amitié comporte plusieurs sacrifices, mais George se sent responsable de son camarade et veille sur lui. En effet, ils durent quitter leur emploi précédent car Lennie, obsédé par l'idée de toucher des animaux doux (notamment les lapins), fut accusé à tort d'agression sexuelle sur une femme dont il voulait toucher la robe. Déjà, une analyse simpliste nous

permet de conclure que George serait le « bon » et Lennie, le « mauvais », celui qui représente les pulsions humaines incontrôlées. Toutefois, il est possible de réfléchir à cette nouvelle d'une autre façon.

En dénichant un emploi au sein d'une nouvelle ferme, George espère partir en neuf et fait son possible pour que son camarade ne leur attire pas d'ennuis cette fois-ci. Ils rencontrent les autres ouvriers de la ferme, plus ou moins bons, excepté le vieux Candy, qui en vient à partager le rêve de George et Lennie d'avoir sa propre terre et ne rien devoir à personne. Par contre, le fils du propriétaire des lieux, souffrant d'un complexe de Napoléon, est assez malcommode, tout comme sa femme qui s'amuse à rôder autour des autres hommes... Ce qui mènera au drame qui devait arriver. Peut-être en proie à la solitude ou la colère que lui inspire son mari peu attentif à ses besoins, elle se met sur le cas du pauvre Lennie, qui dans toute sa naïveté croit que celle-ci est bien intentionnée et qu'il peut lui caresser les cheveux. Cependant, sa force non maîtrisée fait peur à la jeune femme, et plus elle se débat, plus Lennie tente de la faire calmer en forçant davantage, jusqu'à ce qu'elle ne bouge effectivement plus.



Responsabilité criminelle

Lennie est-il responsable? C'est une question intéressante et, qui plus est, d'actualité. Comment distingue-t-on le bien du mal? Et si nous en sommes incapables, sommes-nous responsables de nos actes criminels? Ces débats alimentent l'opinion publique et soulèvent les passions, par exemple dans le cas de Magnotta ou de Guy Turcotte, étaient-ils conscients de leurs actes au moment du crime? Le présent texte ne vise pas à le déterminer, mais bien à vous communiquer l'apport que les neurosciences peuvent apporter à la psychiatrie légale, qui a pour mandat de répondre à cette délicate question.

Prise de décision

Une des variables importantes dans l'agir est la prise de décision. Dans la plupart des cas, elle précède l'action. Kalis, Mojzisch, Schweiser et Kaiser ont décrit les trois étapes de la prise de décision normale et qui, si touchées par des troubles mentaux, sont altérées. Primo, générer des options. Cette première étape peut déjà être compliquée pour un individu psychotique, qui proposera des options impossibles. Secundo, la sélection d'une option. Encore une fois, cette phase

peut être déficiente chez les personnes atteintes d'un trouble attentionnel, puisqu'elles n'évalueraient pas toutes les options et seraient donc plus susceptibles d'en choisir une mauvaise. Tertio, l'initiation de l'action. Celle-ci peut être influencée par certaines psychopathologies, telles l'anxiété et la dépression. Par exemple, une peur extrême peut inhiber ou modifier certains comportements parfois bien planifiés aux deux autres étapes. Ainsi, parfois l'action outrepassa la prise de décision, comme c'est le cas chez les gens atteints du syndrome de la Tourette. Mentionnons que les déficits dont il est question ici sont d'ordre neurologique et non cognitif.

Des études menées auprès de personnes schizophrènes ont démontré que par rapport à des sujets contrôles, leur prise de décision émotionnelle était plus lente et que les choix qui en résultaient étaient sous-optimaux. Leurs résultats étaient similaires à ceux de patients ayant subi un dommage au cortex orbitofrontal. D'autre part, Best, Williams et Coccaro (2002) ont étudié la prise de décision chez des sujets atteints du trouble explosif intermittent (TEI), qui est intimement lié à l'impulsivité, avec une tâche de gambling. Il s'est avéré que les sujets TEI continuaient, même après une centaine d'essais, à prendre de mauvaises décisions, contrairement aux sujets contrôles. Cela pourrait être dû, entre autres, à des mécanismes neuronaux et psychologiques déficitaires. Finalement, une étude étudiant à l'IRMf la prise de décision chez des personnes dépendantes aux méthamphétamines a démontré une activation moindre (versus les sujets contrôles) dans les zones cérébrales associées à la réussite et à l'échec qui font partie du processus décisionnel (cortex insulaire droit, aire de Broca, cortex préfrontal dorsolatéral droit, cortex prémoteur aire motrice supplémentaire). Cela suggère une moins bonne évaluation des options possibles. Il est donc important de mentionner que ce n'est pas le type de pathologie qui dicte les conduites, mais

bien leur influence sur le processus décisionnel.

Les lois de M'Naghten prévoient la défense pour cause d'aliénation mentale. Elles évaluent qu'une personne qui, au moment du crime, ignore la nature des actes qu'elle pose ou ne les considère pas comme mal, ne devrait pas être reconnue criminellement responsable. Ces connaissances sur la teneur bonne ou mauvaise d'une action influencent notre prise de décision, de laquelle découlent nos actions. Les psychiatres engagés en tant qu'experts légaux devraient donc examiner les aspects suivants pour évaluer la responsabilité d'un individu : quel a été son processus décisionnel, souffrait-il d'un trouble mental au moment de l'acte et à quel point cela a affecté sa prise de décision. Cependant, ces évaluations reposent grandement sur une interprétation du clinicien et sur ce qui lui semble cliniquement significatif. Or, peu de balises définissent cette significativité et c'est pourquoi les neurosciences peuvent apporter des données complémentaires qui permettront à l'expert de se forger une opinion éclairée sur ces questions et de guider une interprétation plutôt normative.

Jugement moral

**Attention, cette section dévoile le dénouement de l'histoire.*

Retournons au récit. Lennie, pris de panique après avoir tué la jeune femme, s'enfuit alors que les autres employés découvrent la scène. Ils partent alors dans une chasse à l'homme pour rattraper Lennie. George le retrouve le premier et, sachant pertinemment que les autres ne sont pas loin derrière et que le funeste destin de son ami est inévitable, il choisit de mettre fin lui-même aux jours de Lennie. Méchant ou courageux? Enfin se libérer d'un lourd fardeau ou sauver la dignité de son ami? Dans un contexte où l'aide à mourir tente de se frayer un chemin dans la légalité, cette question est pertinente. D'un point de vue moral, les stades de Kohlberg peuvent nous apporter certaines réponses.

Stades de moralité pré-conventionnelle

Ces stades sont ceux que nous retrouvons chez les enfants ou certains individus qui n'ont pu développer d'autres capacités (les individus de retard mental ou ayant un mode de vie délinquant, par exemple). Les décisions prises à ces stades sont purement égoïstes et sous-tendues par leurs conséquences sur l'individu (stade 1) ou par leur bénéfice potentiel (stade 2, donnant-donnant). Il est faux de croire que les criminels présentent tous ce profil, d'où l'importance de souligner la dissociation entre jugement moral et comportement. La variable déterminante dans ce phénomène serait l'implication personnelle dans une situation. Bref, si George avait tué son ami pour le gain en liberté que cela lui apporterait, il se trouverait à ce niveau de jugement moral.

Stades de moralité conventionnelle

Par contre, s'il se trouvait au niveau de moralité conventionnelle, ses actions seraient davantage effectuées en fonction des impacts sur son milieu et sur ses relations. Par exemple, il aurait pu tuer Lennie pour avoir l'approbation du groupe de travailleurs. Il s'agit donc d'une loyauté au groupe de proches (stade 3).

Il y a aussi au niveau conventionnel la primordialité du respect des lois et de leur application stricte (stade 4), ce qui aurait empêché George d'agir puisqu'il est interdit de tuer.

Stades de moralité post-conventionnelle

Cela nous amène donc au niveau de moralité post-conventionnelle, que peu de gens atteignent. Le stade 5 est une application plus souple du stade 4, qui valorise l'esprit de la loi, permettant de l'adapter aux situations et de tenir compte de plusieurs facteurs comme les droits individuels, tout en en assumant les répercussions. C'est aussi de croire en la réhabilitation et le potentiel de chacun. Dans le cas de George, nous pouvons soupçonner que sa décision correspond à une telle intention, celle de respecter le droit fondamental de dignité, tout comme c'est le cas chez ceux qui défendent l'aide à mourir : la loi ne permet pas de tuer quelqu'un, mais est-ce que ces motifs justifient une souplesse dans la législation? Cela s'applique-t-il au juge Delisle, qui a récemment accordé une entrevue à Alain Gravel (Enquête) au cours de laquelle il dit avoir aidé sa femme gravement malade à se suicider? Enfin, le stade 6 est celui des principes éthiques universels, qui stipule que le bien est ce qui est

universellement juste pour tous et qui respecte la dignité humaine de chaque personne. Ses principes sont abstraits et impliquent une décision désintéressée et impartiale. Il est possible de faire le lien avec l'auto-actualisation de soi décrit par les humanistes et de citer parmi les rares individus ayant atteint ce stade Gandhi et Martin Luther King, qui se sont battus pour que même une minorité de gens puissent être respectés dans leurs droits et libertés.

Évidemment, il est difficile d'attribuer aux gens quelque intention que ce soit, bonne ou mauvaise, en plus des circonstances qui entourent leur action. Rares sont les cas où nous disposons, pour forger notre opinion, d'un récit exhaustif et personnel de la vie d'une personne comme c'est le cas dans *Des souris et des hommes*. Mais comme ce cas existe et qu'il s'agit d'un merveilleux récit, je vous le conseille fortement. Ok, d'accord, ça peut aller à après la session!

Je vous conseille la version originale anglaise pour ne pas perdre l'ambiance californienne rurale et le langage utilisé. De plus, vous trouverez un film de 1992 qui illustre la nouvelle de Steinbeck. Je le conseille également, surtout si vous lisez le livre avant.

Références

Bernier, L. (2015). CRI1100 - Notes du cours 11 [Présentation PowerPoint]. Repéré dans l'environnement StudiUM : <https://studium.umontreal.ca/course/view.php?id=64697#4>

Lehalle, H., Aris, C., Buelga, S., & Musitu, G. (2004). Développement socio-cognitif et jugement moral : de Kohlberg à la recherche des déterminants de la différenciation du développement moral. *L'orientation scolaire et professionnelle*, (33/2), 289-314.

Meynen, G. (2013). A neurolaw perspective on psychiatric assessments of criminal responsibility: Decision-making, mental disorder, and the brain. *International journal of law and psychiatry*, 36(2), 93-99.



RICHARD MARTINEAU OU

COMMENT ANALYSER LE DÉVELOPPEMENT DU MAL CHEZ LES JOURNALISTES À L'AIDE DE L'APPROCHE HUMANISTE DE CARL ROGERS

Par **Samuel Laperle** | samuel.laperle@umontreal.ca



Tout d'abord, je tiens à préciser que cette chronique ne se veut pas seulement détentrice du record du titre le plus long de tous les temps, mais aussi une tentative humoristique d'étudier de façon ludique la personne d'opinions qu'est Richard Martineau. Pour cet exercice, l'approche humaniste s'impose. Effectivement, elle nous permettra d'observer sans jugement ou presque les tensions internes à l'origine de la hargne qui semble habiter ce chroniqueur. Quant au choix du sujet, sachant que la thématique de ce mois est le bien et le mal, je laisse le lecteur deviner vers quel côté de la balance ce journaliste penche. Il est important de noter que monsieur Martineau n'est

pas à mes yeux l'antéchrist. Si j'avais à faire la liste des membres de la faune médiatique québécoise correspondant le mieux à ce rôle infernal, je parierais mon âme éternelle ou l'entièreté de mes prêts et bourses sur Chantal Lacroix.

Pour revenir à Richard Martineau, si vous le voulez bien, passons regarder rapidement sa biographie. Né le 23 juillet 1961, soit la même année où la Russie envoya le premier homme dans l'espace, Richard Martineau fut au départ journaliste pour le journal *Voir* puis, il vendit son âme à Quebecor pour un contrat au Journal de Montréal. Mes sources fiables, soit Wikipédia, m'indiquent qu'au fil des années, notre cher journaliste passa d'une idéologie d'apparence progressiste vers une droite de moins en moins nuancée. Au passage, n'oublions pas de remercier ce maire du Saguenay aspirant pape qui redonna sa légitime grâce divine à cette encyclopédie régnant sur le royaume de l'internet. Passons maintenant à une analyse très rapide de sa personnalité grâce au modèle humaniste de Carl Rogers qu'on m'a enseigné en cette première année au baccalauréat en psychologie. Car oui,

ces deux dernières sessions, on m'a appris autre chose que la compétition avec mes pairs et le mépris de la psychologie du travail.

Richard Martineau rencontre l'autoactualisation

Je ne crois rien vous apprendre, élèves assidus que vous êtes, en vous annonçant que la théorie principale de Carl Rogers se base majoritairement sur le concept d'autoactualisation. Cette dernière se définit comme étant une force poussant les individus sains vers un fonctionnement psychologique mature, ajusté et harmonieux. En explorant ces trois concepts, nous observerons les tensions qui règnent à l'intérieur de notre client. En effet, cette merveilleuse orchidée que se voudrait Richard Martineau semble aller à l'encontre de ce processus propre aux fleurs exotiques que nous sommes. En effet, il manifeste une certaine immaturité caractérisée par un égocentrisme marqué. Pour opérationnaliser cette variable de façon très scientifique et sérieuse, nous pouvons calculer la moyenne du nombre d'expressions ou de mots

tournant autour des champs lexicaux « moi » « je pense » et « je suis ». Je laisse à mes milliards de nouveaux lecteurs le plaisir de tenter l'expérience. Si le cœur vous en dit, vous pouvez envoyer les résultats à l'établissement du HEC. On m'apprend à l'instant qu'ils ont un amour inconditionnel des chiffres et qu'ils en oublieraient les humains qui les entourent.

On peut aussi observer de nombreuses contradictions à l'intérieur des chroniques de notre sujet. Si nous tenons pour acquis qu'elles sont le reflet de ce qu'il pense vraiment, on peut penser qu'il est mal adapté. En d'autres mots, il exprime malgré lui des incohérences entre sa nature fondamentale et son Soi. Parmi ces incohérences, relevons par exemple, un désir de s'afficher sous la nouvelle bannière du slogan « Je suis Charlie » pour, par la suite, écrire sur la possibilité de limiter la liberté d'expression d'individus en particuliers. Il serait par contre de mauvaise foi d'ignorer la probabilité qu'il n'ait tout simplement pas compris la signification de cette fameuse phrase. En effet, si Jacques Demers a pu être nommé sénateur malgré son analphabétisme, qu'est-ce qui empêcherait Richard Martineau d'être chroniqueur au *Journal de Montréal* en ayant le même problème? Toutefois, c'est en lisant un de ses vieux articles provenant du journal *Voir* paru en 2000 que j'ai pu relever la dichotomie la plus frappante. Le titre est « *Fight The Power* » et on peut y lire des critiques visant le corps policier et sa répression trop excessive des manifestants anarchistes du début de notre millénaire. Lorsque confronté à cet article, le Richard d'aujourd'hui rejette le Richard du passé en disant simplement sur son Facebook (aussi connu comme étant le musée de la misère intellectuelle) : « si à 50 ans tu penses comme à 35 ans, tu as perdu 15 ans de ta vie ». Ce rejet catégoriel quant à ce pan de sa personne d'antan pourrait démontrer une tension provoquée par une incongruence

perçue. Effectivement, il se peut qu'on change d'opinion en 15 ans. Cependant, il faut quand même apprendre à accepter toutes les facettes de notre personnalité même lorsque celle-ci entre en contradiction. Finalement, l'autoactualisation stipule que tous les organismes sains penchent vers une harmonie avec autrui. Richard Martineau base sa carrière sur un facteur de provocation. On peut alors penser que lui et l'harmonie vont autant de pair que Manon Massé et Jean Airoldi.

En quête de sa nature fondamentale

En tant que thérapeute ayant près de trois siècles minimum d'expériences dans une autre vie, je conseillerais à notre client d'aller suivre thérapie qui suit le même sens que notre analyse soit ni plus ni moins qu'une réincarnation de Carl Rogers lui-même. Lui offrir un thérapeute authentique, prêt à le considérer de façon positive inconditionnellement et avec empathie pourrait lui redonner la paix intérieure qui semble terriblement lui manquer. Ces trois éléments, selon monsieur Carl Rogers, étaient nécessaires et suffisants. Étant un éternel pessimiste, j'en doute, ce qui contrevient déjà au

principe de considération positive inconditionnelle. Malgré tout, j'ose espérer que ce chroniqueur s'épanouira telle la magnifique fleur de lotus qu'il est.

Plus sérieusement, l'insécurité née des aléas de la conciliation de la vie de famille et de la profession de pigiste semble déboucher sur le rôle de chroniqueur outré par l'entière de l'univers et son contraire. En effet, dans un médium comme le *Journal de Montréal*, la nuance est synonyme de retraite prématurée. Ainsi, pour garder sa place, il faut écrire des textes qui se vendent au plus de gens possible, la contradiction est donc un outil de succès. À l'intérieur d'un climat comme celui-ci, il s'avère impossible d'exprimer sa nature fondamentale sans risquer de perdre son emploi. Sachant l'impact qu'elles ont sur l'opinion publique, il serait pertinent d'analyser en profondeur les rouages qui constituent ces machines d'« informations ».

En conclusion, la seule chose que j'aimerais qu'on retienne de cette chronique c'est de surveiller de très près les agissements futurs de Chantal Lacroix. Il vaut mieux prévenir que guérir. C'est encore plus vrai quand on parle de l'apocalypse.



BILLY MILLIGAN

ET LE TROUBLE DISSOCIATIF DE L'IDENTITÉ

Par Céline El-Soueidi | celine.el-soueidi@umontreal.ca umontreal.ca



Si vous suivez les nouvelles du cinéma, vous avez peut-être entendu parler du prochain film dans lequel jouera Leonardo DiCaprio. Le film *The Crowded Room* reprendra l'histoire de Billy Milligan, joué par Léo. Mais qui est Billy Milligan et en quoi est-il pertinent de vous parler de lui?

Billy Milligan est la première personne à avoir utilisé avec succès le trouble de dissociatif de l'identité (TDI) comme défense dans un procès. En résumé, il était accusé d'avoir enlevé, volé et violé trois femmes. Une évaluation psychiatrique a toutefois diagnostiqué Milligan avec 24 personnalités

différentes. Deux d'entre elles avaient commis les crimes dont Milligan avait été accusé. Le jury le déclara donc non coupable de ces crimes.

Il va sans dire que la décision du jury, rendue publique en 1978, cause une certaine controverse dans le domaine de la psychiatrie. En effet, une partie de la population scientifique ne croit pas à l'existence de ce trouble.

Prenons, pour commencer, la définition du trouble dissociatif de l'identité. À la base, c'est un trouble caractérisé par deux ou plusieurs états de personnalité distincts qui prennent le contrôle de l'individu. La perturbation implique

une discontinuité de la perception de soi accompagnée par des altérations du comportement et de la mémoire.

Ce qui n'est cependant pas précisé dans cette définition est la place que ces personnalités occupent à l'intérieur de la personne. Représentent-elles des entités à part ou sont-elles une extension de celle-ci? Selon Dr. Hervey M. Cleckley, co-auteur du livre *Les trois visages d'Ève*, basé sur une de ses propres patientes atteinte de ce trouble, le fait d'avoir plusieurs personnalités ne signifie pas nécessairement qu'elles sont séparées. Les personnalités seraient en fait des représentations extrêmes des traits caractéristiques de l'individu. Une personne anxieuse pourrait donc, si elle souffrait du trouble, se retrouver avec une personnalité souffrant d'anxiété pathologique.

Il y a un certain consensus au sein des néo psychanalystes sur l'étiologie de ce trouble. Celui-ci serait un mécanisme de défense extrême, développé suite à un traumatisme vécu dans l'enfance par une personne qui est incapable de le surmonter. Effectivement, 97% des personnes diagnostiquées avec un TDI ont souffert d'abus physiques et/ou sexuels. L'intensité dépend tout de même de certains facteurs tels que, entre autres, l'âge de la personne lors des abus et le type d'abus. Dans le cas de Milligan, des abus physiques et sexuels constants de la part de son beau-père, qui le considérait comme étant faible, ont été à l'origine du trouble.

C'est de cette théorie que découle la stigmatisation de ce trouble. On peut comprendre pourquoi la plupart des gens considère que les personnes souff-

frant de TDI sont dangereuses. D'une certaine façon, elles le sont, mais pas au sens conventionnel du terme. Si ces personnes se sentent agressées, elles vont diriger leur colère contre elles-mêmes et non pas contre les autres. D'ailleurs, compte tenu de l'étiologie du trouble, il serait logique de croire que le TDI est en fait un mécanisme de défense qui permet aux individus de demeurer fonctionnels et de protéger leurs états mentaux, malgré les traumas qu'ils ont vécus. Par exemple, la première personnalité que Billy Milligan a développée est celle de Christine, une amie imaginaire avec qui il jouait quand il était petit. Il faut également mentionné que la majorité des personnes diagnostiquées avec un TDI vit une vie relativement normale. Ceci étant dit, il demeure quelques exceptions. Les cas les plus médiatisés sont ceux qui,

tout comme Billy Milligan, ont commis un crime alors qu'ils étaient en pleine dissociation mentale au moment des événements. Mais est-ce l'une de leurs personnalités, complètement distincte d'eux-mêmes, ou une facette de leur propre personnalité qui commet ces crimes? Cette distinction est essentielle lorsqu'il s'agit de déterminer la responsabilité d'une personne par rapport aux actes qu'elle a posés.

Certains chercheurs, comme Steven Jay Lynn, ne croient cependant pas à l'existence du TDI, compte tenu du faible support empirique de l'étiologie proposée. Selon eux, des personnes plus vulnérables que les autres pourraient croire qu'elles ont le trouble à cause de l'approche subjective des thérapeutes. Des questions telles que « Y a-t-il une autre partie de vous qui est présente avec

nous? » pourraient amener les clients à croire qu'ils souffrent de TDI, même si ce n'est pas nécessairement le cas.

De plus, selon une étude menée par Lynn en 2012, de mauvaises habitudes de sommeil peuvent amener une augmentation des symptômes dissociatifs associés au trouble. Considérant le lien entre les abus et les troubles du sommeil, cette découverte apporte une nouvelle perspective qui, selon Lynn, devrait être étudiée plus en profondeur.

Le trouble a beau avoir conservé sa place dans le DSM-V, sa légitimité ne fait toujours pas l'unanimité. Billy Milligan est décédé en décembre 2014, mais ce débat n'est définitivement pas mort avec lui.

Sources :

Columbus Weekly. (2010, March). *The strange case of Billy Milligan's jigsaw psyche*. Retrieved from Columbus Weekly: <http://www.columbusmonthly.com/content/stories/2010/03/the-strange-case-of-billy-milligans-jigsaw-psyche.html>

Fawcett, K. (2015, March 15). *What is dissociative identity disorder?* Retrieved from US News : <http://health.usnews.com/health-news/patient-advice/articles/2015/03/12/what-is-dissociative-identity-disorder>

Lynn, S., Lilienfeld, S., Merckelbach, H., Giesbrecht, T., & van der Kloet, D. (2012, February). Dissociation and Dissociative Disorders: Challenging Conventional Wisdom. *Current Directions in Psychological Science*, 21(1), 48-53. doi:10.1177/0963721411429457

The Columbus Dispatch. (2015, March 3). *Leonardo DiCaprio to play Billy Milligan in film*. Retrieved from Dispatch: http://www.dispatch.com/content/stories/life_and_entertainment/2015/03/02/0302-dicaprio-milligan.html



Source: © Darkfish888 - deviantart.com

CES CHERS ENFANTS

Par **Adrianne L'Abbé** | adrianne.labbe@umontreal.ca



Mettons-nous en situation. Depuis quelques années, je donne des cours de danse à des enfants, des petites filles. Rien là-dedans n'est problématique, il va sans dire. Pourtant, récemment, un fait bien cocasse est survenu et m'a accroché (au moment où j'écris, en fait, l'évènement s'est déroulé la veille). Pour faire rire les enfants lors de l'attribution de places pour une chorégraphie, je leur demande de venir s'asseoir sur mes pieds, lesquels je retire rapidement dès qu'elles sont assises, leur faisant faire un petit «boum» sur le sol (ce qu'elles trouvent toutes bien drôle, autant pour elles-mêmes que leurs amies). Bref, la dernière fois que j'ai eu à faire cela, une de celles-ci est venue tout gentiment vers moi et m'a gâtée d'une façon de s'asseoir peu délicate en disant tout joyeusement «ça fait mal, hein?». Résultat: dans le local, on fige toutes (les adultes) et on se regarde d'un air décontenancé pendant que moi, je me tords simultanément de douleur, comme si mes pieds avaient besoin de

ça quand ils sont déjà assez endoloris par mes pointes. Je vous le dis, une enfant de quatre ans qui s'assoit sur vos pieds peut être aussi lourde qu'un éléphant si elle le veut!

L'histoire peut vous paraître banale, mais moi, elle m'a portée à réfléchir. Malheureusement (ou heureusement pour mon esprit trop passionné par la psychologie des enfants), ce n'est pas la première fois que j'entends un enfant dire ou faire quelque chose de mal sans le savoir nécessairement, consciemment.

On le sait bien, les enfants passent par plusieurs stades de développement peu importe ceux dont on parle, et cela inclut le développement moral. Je me suis donc attardée à Kohlberg...

À quatre ans, ma petite élève a un niveau de jugement qu'on appelle «préconventionnel». Ce dernier couvre deux stades du développement moral soit, celui de l'«obéissance simple» et de l'«utilitarisme». À son âge, ma petite élève ne se situe encore qu'au stade de l'«obéissance simple», puisque celui-ci

s'étend généralement de quatre à sept ans. Au cours de ce stade, les actions posées par l'enfant sont choisies sur la base des conséquences qui leurs sont attribuables, qu'elles soient positives ou négatives. Habituellement, l'enfant tente d'éviter la punition, chose que j'ai souvent remarquée dans mes classes. Autre chose à spécifier, les intentions ne sont pas encore prises en compte à cet âge là. Bref, ma petite cocotte ne pensait pas que cela lui amènerait une punition, et n'avait sûrement pas l'intention ferme de me faire mal.

Toutes ces informations me mènent bien entendu à comprendre comment cette enfant fonctionne moralement, mais elles m'amènent aussi à pousser plus loin ma réflexion; pourquoi m'a-t-elle délibérément fait mal quand cela amène habituellement une punition de la part d'une figure d'autorité? Le «hic», c'est que justement, habituellement faire mal à quelqu'un se conclut par une punition, qu'elle soit verbale ou comportementale.



L'apprentissage de la vie ne se fait malheureusement pas seul. Un enfant enfermé et coupé de toute interaction avec l'environnement extérieur, que ce soit les animaux, la température ou les Hommes, ne pourrait pas survivre socialement plus tard. Il serait décontenancé. L'apprentissage social se fait principalement par les parents, tout comme on apprend à se nourrir, se vêtir, etc. C'est avec les rétroactions parentales et par modeling que l'enfant comprend ce qui est bon et ce qui est mal. Que ce soit par les commentaires de ses parents sur ses propres actions ou par l'observation des actions de ses parents, l'enfant gobe tout. Justement, après l'incident, une de mes assistantes de cours a été voir l'enfant, ce qui constitue une punition verbale qui était nécessaire pour son développement. Celle-ci est venue du coup s'excuser à moi avec le plus grand sourire que je n'avais jamais vu (ce qui m'a fait craquer, car franchement, quel enfant est généralement heureux de venir s'excuser? Ça aussi, ça serait à

analyser...)

De nos jours, par contre, on ne pourrait pas porter le blâme uniquement sur les parents. C'est en effet ce que j'aurais pu faire, mais la majorité des enfants se retrouvent en garderie la semaine, et autrement, rendu à l'âge scolaire, ceux-ci se font principalement éduquer par les professeurs qu'ils côtoient à l'école primaire. Oui, en bas âge, ce sont les parents qui mettent les bases, mais le travail est maintenant majoritairement complété par les éducatrices et les professeurs. Ce qui me rend perplexe à présent dans toute cette réflexion, c'est simplement pourquoi cette enfant, après tant d'années à côtoyer les Hommes (oui, quatre ans, moi je trouve ça quand même assez pour se faire réprimander la violence!) a quand même trouvé banal de me faire aussi mal.

Plusieurs raisons peuvent être plausibles, comme la banalisation de la violence dans les médias, ou peut-être, la banalisation de la violence dans les milieux préscolaires et scolaires.

Un manque de punitions peut être à la base de tout ça aussi; les raisons pourraient être infinies. Ne dit-on pas souvent que les éducatrices, mêmes si elles essaient, ne peuvent pas avoir les yeux partout? Des actes de violence non rapportés à une éducatrice trop occupée à consoler un autre enfant et hop! l'action vient d'être en quelque sorte banalisée pour l'enfant, puisqu'il n'a pas eu de réprimande.

Ce que ma petite élève a fait, au fond, n'est peut-être pas si alarmant du côté de ses figures d'autorité et d'attachement quand on regarde cela en profondeur. À quatre ans, ça passe, à dix ans, ça serait selon moi autre chose. En fait, cela ne nous a permis que d'être des acteurs dans son développement moral, parce que oui, mes assistantes et moi faisons partie de son cercle de développement, aussi inconscient que cela nous est. Au final, je crois que c'est ça, la morale de toute cette histoire. Nous n'y pensons jamais, voire rarement pour moi qui suis conscientisée à tous les enjeux

du développement infantile, mais nous avons un rôle dans la vie de cette petite fille souriante et naïve (dans le bon sens du terme!). Autant que nous, n'importe qui a un rôle dans le développement d'un enfant, autant le parent que le monsieur qui se fait bousculer dans le centre commercial par un enfant (et toi aussi, cher lecteur!). En lui demandant si ce qu'elle avait fait était bien, en l'ayant réprimandée un peu et en l'ayant félicitée de s'être excusée, tout ce que nous avons pu faire c'est rendre service à cette petite puce de quatre ans qui commence tout juste à comprendre la vie...



Source: © Pressmaster - Shutterstock

ERRANCES

méli-mélo

Par Matteo Esteves | s.esteves@umontreal.ca

Source: © Seline Sanlayn - Deviant Art

Encore un aller-retour sur la ligne orange. Mais pourquoi pas? Au moins dans un wagon de métro, j'arrive à écrire, à étudier et j'arrive à lire un peu. Pas souvent que je lis des nouvelles, je veux dire, la nouvelle comme genre littéraire. Ce recueil est sur le point d'être le deuxième livre que je vais finir par lire enfin au complet après plusieurs années sans être capable de lire plus que quelques lignes, pas même une page, sans décrocher. Lire, retrouver enfin parfois assez de calme

intérieur pour comprendre et être réceptif à ce que je lis. Je constate que dans ce que je lis en ce moment, le style incisif me plaît bien. Moi qui mets tout le temps trop de détails, trop de contexte, qui cherche à tout raconter. Je veux éviter le plus possible les interprétations qui dériveraient trop de ce que je veux exprimer, mais je ne sais même pas la plupart du temps ce que je veux exprimer. Trop, trop de mots, trop de répétitions, alors que je devrais probablement tout simplement laisser d'une certaine façon

plus de responsabilités à celui qui lit. Lui laisser plus de champ libre, plus d'espace. Ici, dans ces nouvelles d'Olivier Adam, tout n'est pas dit. Et même, tout est loin d'être dit. On comprend presque par hasard d'où vient ce jeune homme par exemple, dans cette histoire que je viens de finir. On ne sait rien des comment, des pourquoi, on comprend mal le début de l'histoire, il y a avant toute chose une ambiance. On sent l'atmosphère et on sent que c'est elle le personnage principal, avant même de savoir quoique

ce soit sur les deux personnages dans la camionnette. Qui sont-ils? Quelle est leur relation : frères ou collègues de travail? On ne sait pas. À ce moment de la narration, ce n'est même pas important. Si on le savait, on irait peut-être ailleurs que dans cette histoire-là. L'auteur, sans doute, cherche à nous maintenir dans cet espace et dans ces questions sans réponse, à créer un certain malaise parfois, comme le malaise que vivent ces deux personnages. Ils sont qui l'un pour l'autre? On ne le sait pas d'emblée, donc.

Puis on finit par l'apprendre dans un mot, via une tierce personne que le narrateur appelle « maman ». Finalement, certains détails sont amenés par la bande. Ils ne sont pas nommés clairement, on suppose, on devine. Et parfois c'est confirmé un peu plus loin au fil de l'histoire. D'autrefois on reste avec une interrogation et la réponse ne viendra pas. L'essentiel n'est même pas là. C'est vraiment un style très particulier. Économie de mots, de verbes, de qualificatifs. L'auteur va au plus court tout en laissant planer le plus lourd. Parce que souvent, dans ces pages, c'est lourd. Parfois la fin, qui n'en est pas tout à fait une, est plus légère, mais jusqu'à présent c'est rare, ça reste pesant même si on peut se laisser aller à entrevoir autre chose. Ce qu'on veut bien au fond. Le lecteur peut imaginer, comme il le souhaite, même si le ton donne une direction, rien n'interdit de vouloir imaginer une fin plus « *happy end* ». Tout est ouvert d'une certaine façon, ou presque. Rien n'est imposé et c'est bien intéressant. Fascinant aussi, mais particulièrement dérangeant. À cause des thèmes abordés, des personnages, de la façon dont tout cela est amené parfois comme un coup au cœur. Il y a une sorte d'asphyxie dans ces non-dits, ces détails qui seraient donc plus souvent qu'autrement entre les lignes, mais pas nommés.

Je me rends compte que pour de nombreux textes que j'ai écrits, je ne les aurais pas naturellement écrits comme ils sont là. Ils seraient plus sombres, je ne conclurais pas, comme parfois, sur une note d'espoir. Un espoir qui dans



Source : © LazyTurtle - Deviant Art

les faits ne m'appartient pas. Je crois que, de façon bien inutile sans doute et bien illusoire, je cherche à préserver le lecteur. Je crains de le contaminer, de l'inquiéter si je pense à cette fidèle lectrice qui lit tous ces mots que j'écris au cours de mes errances. Peut-être que je cherche aussi à me préserver, ou plutôt, je me soucie apparemment au moins un peu de l'image qu'on pourrait avoir de moi. Je ne voudrais pas que l'on pense que je suis pessimiste, négatif, glauque. Que penser de quelqu'un dont on lit ainsi la noirceur de l'âme? Alors, je mets de la couleur, un peu, alors qu'au moment où j'écris, il n'y en a pas. Je crois que je devrais arrêter ça. Et au lieu de me perdre et perdre celui qui lit dans tant de répétitions parce que justement je cherche en quelque sorte à me rattraper, je devrais laisser le texte à un état brut.

Parmi ces écrits, je pense aussi au texte *Dommages collatéraux* qui a été

publié l'an passé dans *L'Amnésique*. Au premier, je ne l'avais pas fini comme ça. Mais j'ai eu peur que ce soit trop noir et je l'ai fini avec un semblant d'espoir. Il est loin d'un texte joyeux, mais c'était pire encore et j'ai essayé de l'adoucir, avec cette idée que le monde aime entendre surtout des histoires qui finissent bien. Pourtant, comme le titrait Nadine Bismuth pour son premier roman, *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*. Mais j'ai souvent peur de faire peur, alors j'ai rajouté des lignes à cet autre texte publié dans le journal étudiant... Pour être plus authentique, il aurait eu un ou deux paragraphes de moins. Conclure autrement a été laborieux, sans doute parce que cette fin n'était pas vraie, pas à ce moment-là. Ça ne l'est toujours pas non plus d'ailleurs, j'aimerais bien croire à la fenêtre que j'ai voulu y dessiner, mais pour l'instant, difficile de faire entrer de la lumière et des couleurs à l'intérieur. Ils peuvent

penser que c'est un manque de volonté, parce que « quand on veut, on peut », mais j'ai beau conjuguer à tous les temps le verbe vouloir, il me manque le verbe croire. Et ce n'est pas grave, c'est juste comme ça. Alors non, je n'aurais pas parlé d'amour ni d'antidote à l'absurdité de la vie. J'aurais terminé ce texte tout simplement sur l'absence d'espoir, sur le fait qu'en effet je continue, oui, mais sans savoir pourquoi, ni comment, ni à quoi je m'accroche. Il aurait été plus vrai, ce texte, mais il n'aurait pas été forcément désespérant, simplement plus troublant. Mais pourquoi pas? Je devrais simplement raconter comment je le sens au moment où je l'écris, plutôt que d'aller encore à contre-courant de moi. Même si je tombe, même si je m'enfonce dans plus sombre, ne plus lutter, ne plus me débattre, je m'épuise et c'est comme des sables mouvants. Laisser être ce qui est, et comme dans ces nouvelles que je lis en ce moment, tant pis si ça ne finit pas ou que ça n'augure pas très bien ou que ça finit mal. Mais au fond, rien n'est

vraiment fini. Le lecteur peut y mettre les points de suspension qu'il veut. Et la vie de toute façon continue.

Mais si je n'ai pas d'espoir, pourquoi continuer? Pourquoi je vais voir un médecin, pourquoi une thérapie? Et bien, pour maintenant. Pas pour après. L'espoir suppose un après et j'ai toujours eu des difficultés à « me projeter »; ce n'est pas que l'avenir est noir, c'est que je ne le conçois pas, même si j'ai appris à faire en fonction d'un hypothétique plus tard. Sans trop savoir, sans vraiment prévoir. Alors, continuer au présent, rester sur le chemin, sans réussir à établir une destination, mais toujours trouver des chemins.

Quand même, doc aimerait bien que j'aie un après qui soit clair, un objectif SMART au moins à moyen terme. Mais... Quand bien même j'établirais une sorte de plan, ça n'a pas de sens pour moi, même si, d'après lui, l'action précède la motivation, on dirait que rien n'allume, ou pas longtemps, en moi.

Ça peut vous inquiéter parfois, mais n'essayez pas de me sauver, il n'y a personne à sauver. Soyez juste présent, si vous voulez bien, quand vous pouvez, si vous le pouvez, et si vous êtes d'accord pour ne pas chercher à me sortir de « là », parce que mon plus grand défi est d'y entrer plutôt que d'en sortir. Merci de simplement m'accompagner, j'aime bien cette idée d'accompagnement. On se rejoint pendant un moment dans un espace partagé qui est en dehors de nos espaces respectifs. Et aucun ne cherche à amener l'autre dans son espace. C'est un endroit à part, un point de rencontre avec un décor unique, celui que l'on crée ensemble dans le lien. On peut y rester plus ou moins longtemps, puis ramener des petits bouts qu'on a aimés de ce décor dans notre espace à nous. C'est ce qui embellit et enrichit notre espace : y ajouter la part de l'autre. Sans transformer notre lieu en quelque chose qui n'est pas nous. Ne pas nier, ne pas dénaturer. Il n'y a en fait rien à remplacer, ni rien à jeter, de toute façon, on ne peut pas jeter des bouts de soi. On ne peut qu'ajouter, transformer. Par petites touches de couleur, d'ombre et de lumière. De relief.

Alors, c'est vrai, je n'ai pas d'espoir, mais je ne suis pas condamné pour autant. Il ne s'agit pas tant d'avancer, mais d'être. Et l'espoir n'existe pas dans « être ». Quand on espère, on n'est déjà plus ici. On se projette, on n'est déjà plus maintenant.

Être, c'est la base. Je ne dis pas qu'il ne faut pas avoir ni faire de projets, j'aimerais ça évidemment, sans projection, même dans l'action, difficile de trouver la motivation. Mais avant de faire, il faut bien « être ». Ici. Maintenant. Et juste ça. Et j'essaie d'apprendre cette base, simplement être. Avec moi, les autres, le monde, la vie. Du mieux que je peux et je veux être « mieux ». Pas aller mieux, mais être mieux, en plus vrai, en plus présent. Être dans l'histoire, cette histoire de tous les maintenant. Je veux juste aimer et aimer être. Parce que la vie, d'après moi, c'est un synonyme d'amour. Et je veux tout aimer, ou plutôt, je veux retrouver le goût de tout goûter.



Source: © Yohan80 - Deviant Art

#BORN PERFECT

POUR EN FINIR AVEC LES THÉRAPIES DE CONVERSION

Par Sarah Houazene | sarah.houazene@umontreal.ca

C'est en naviguant sur les réseaux sociaux que j'ai aperçu le mouvement *#BornPerfect*. Curieuse, j'ai entrepris des recherches pour en apprendre plus sur cette campagne. À ma grande surprise, elle visait l'abolition de la thérapie de conversion (*conversion therapy*), une thérapie dont je n'avais jamais encore entendu parlé. Cet article est donc dédié à cette cause si importante, mais pourtant peu connue.

Qu'est-ce que la thérapie de conversion?

La thérapie de conversion a comme objectif de changer l'orientation sexuelle d'un individu et cible donc tout ceux qui ne se définissent pas comme hétérosexuels, entre autres les homosexuels, les bisexuels et les transsexuels. Cette thérapie est basée sur le principe que l'orientation sexuelle d'une personne peut se réorienter vers l'hétérosexualité à l'aide d'interventions thérapeutiques. Ainsi, ils adoptent la croyance qu'une orientation sexuelle autre qu'hétérosexuelle serait fautive. Le recours à cette pratique est assez populaire dans les communautés religieuses, où de

nombreux parents forcent leurs enfants à subir de telles procédures.

Quelques exemples

Les cliniciens pratiquant des thérapies de conversion ont recours à plusieurs tactiques. Dans le passé, des mesures draconiennes telles que la castration, les chocs électroconvulsifs et l'institutionnalisation étaient dominantes. De nos jours, bien que le conditionnement aversif soit toujours utilisé, on utilise surtout une variété de pratiques découlant des théories psychanalytiques, comportementales et cognitives afin de réduire l'attraction vers des individus du même sexe. Toutefois, toutes ces méthodes n'ont démontré aucune validité scientifique et causent une grande détresse psychologique aux patients.

En 2009, l'APA a publié un rapport décrivant les nombreuses techniques utilisées lors de thérapies de conversion. Parmi celles-ci on peut compter: induction de nausée, de vomissements, de paralysie et même de chocs électriques lors du visionnement d'images érotiques homosexuelles et bien d'autres techniques du même

genre. En outre, le thérapeute utilisera normalement d'autres techniques pour rendre le patient plus proche du stéréotype de normalité associé à son sexe, en essayant par exemple de lui apprendre à courtiser le sexe opposé, et en utilisant l'hypnose pour rediriger les désirs du patient vers des envies plus conventionnelles.

Les dangers de la thérapie de conversion

Non seulement les thérapies de conversion sont inutiles, elles sont également dangereuses. Dans son rapport publié en 2009, l'APA décrit les nombreux risques de cette pratique. Parmi ceux-ci, on retrouve un risque plus élevé de souffrir de culpabilité, d'une baisse de l'estime de soi et de retrait social, mais aussi de développer une dépression, des tendances suicidaires, un problème d'abus de substances, et la liste continue.

Pour les mineurs, les effets peuvent être encore plus dévastateurs, surtout s'ils sont rejetés par leur famille à cause de leur orientation. Les taux de suicide, de dépression, d'utilisation de drogues et de comportements sexuels à risques



sont largement plus élevés chez ces jeunes comparativement à ceux qui sont acceptés par leur famille.

Lentement mais sûrement..

L'*American Psychological Association* (APA) et l'*American Psychiatric Association* condamnent toutes deux la thérapie de conversion pour ses effets néfastes sur le bien-être des individus et pour son manque d'appui empirique. Cette procédure qui vise apparemment à « guérir » et donc aider ceux qu'elle traite produit plutôt l'effet contraire,

c'est-à-dire qu'au lieu de soigner, elle crée des troubles physiques et mentaux.

Pour le moment, aux États-Unis, uniquement trois États ont instauré une loi contre la pratique de thérapies de conversion, soit le New Jersey, la Californie et Washington, DC. En novembre dernier, le Comité Contre la Torture des Nations Unies a déclaré que la thérapie de conversion portait atteinte à plusieurs droits internationaux des droits humains. Récemment, au Canada, l'Ontario a commencé des procédures pour envisager de bannir la thérapie de

conversion pour les mineurs, mais il n'y a pas eu de verdict final encore.

En somme

C'est en démontrant notre support et notre ouverture d'esprit face aux campagnes de sensibilisation et face aux victimes de ces injustices que nous allons, un jour, atteindre l'acceptation de la différence. Espérons que la thérapie traitée dans cet article disparaîtra au plus vite, car elle entache gravement la réputation du mot "thérapie", et du même coup, de la psychologie. Fièrement, je dénonce la pratique de thérapies de conversion et de toutes les autres pratiques de ce genre, qui tentent de changer ce qui n'a pas lieu de changer. #BornPerfect

Références:

#BornPerfect: The Facts About Conversion Therapy, [Web], Repéré à : <http://www.nclrights.org/bornperfect-the-facts-about-conversion-therapy/>

Margolin, Emma. (2014). UN panel questions gay conversion therapy in US, [Web], Repéré à : <http://www.msnbc.com/msnbc/gay-conversion-therapy-un-committee>



L'ÉQUIPE DE L'AMNÉSIQUE*



ALEX FERNET BROCHU

Co-rédactrice en chef

Je suis une dévoreuse de livre invétérée, et mes chroniques porteront donc souvent sur la littérature et tout ce qui s'y rattache de près ou de loin. Mon deuxième amour étant (quelle surprise!) la psychologie, c'est dans ce champ vaste et éclectique à souhait que je puiserai mes autres inspirations.



MARIÈVE LAPIÈRE

Co-rédactrice en chef

Je suis une étudiante de deuxième année qui adore participer à de nouveaux projets. Étant humaniste dans l'âme, mes chroniques porteront souvent un regard sur la condition humaine. Dans mes temps libres, j'aime cuisiner, jouer de l'ukulélé, et regarder des arbres généalogiques de langues mortes.



MATTEO ESTEVES

Direction artistique

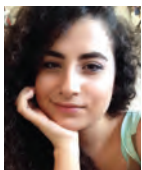
Né en France de parents portugais exilés plutôt qu'émigrés, je dis souvent que je suis de partout, mais en fait je me sens de nulle part. Mon pays n'est pas un lieu, mais des liens. Je m'attache aux êtres, même si parfois ce n'est que pour un instant : un père et son fils dans un train, un chien, un arbre, des canards... Ma rubrique Méli-Melo porte un peu sur n'importe quel sujet au gré de ce qui passe par là. Pour raconter mon environnement, moi, et la relation entre lui et moi.



VANESSA FORGET-BABIN

Révisseuse en chef

Je suis étudiante en traduction, et suis donc sous le charme des divers caprices des langues, des lettres et des mots. Je réviserai donc ceux de nos chers chroniqueurs pour la deuxième année consécutive. Je suis une enthousiaste littéraire, qui a pris une marche dans les champs de la psychologie le temps d'y faire un baccalauréat, durant lequel j'ai développé un intérêt immense pour la psychothérapie et les façons différentes de l'envisager, ainsi que pour l'étude de la psychopathologie.



CHEYENNE JASMINE

Directrice des communications

Étudiante en deuxième année, c'est surtout la neuropsychologie qui me passionne dans mon cursus ! À travers des mots à la fois palpitants et scientifiques, je retrouve toujours dans les pages de l'Amnésique, des articles qui suscitent ma curiosité. Bref ! Au sein du journal, je me charge à promouvoir l'Amnésique à travers l'organisation d'événements, de levées de fonds et des collaborations multiples, tant avec l'AGÉEPUM qu'avec des professeurs et chercheurs dans le domaine.



ENZO CIPRIANI

Vidéaste

J'ai jamais été doué pour me présenter, d'ailleurs je ne pense pas que beaucoup de gens le sont..

Bon sinon moi c'est Enzo, 19 ans, Marseillais (plutôt Martégao). Je suis en 2^e année au bac de psycho, et je dois avouer que j'aime pas mal ça. Comme vous pouvez vous en douter le soleil me manque beaucoup, mais ça va, ils vendent du Ricard ici donc je râle pas trop.

Ah oui j'aime beaucoup la fête aussi, mais je sais rester sérieux.. Putain j'ai l'impression de passer un entretien d'embauche...

Non mais plus sérieusement j'aime la nature comme la ville, venant d'une petite ville je me plais dans cette ville immense mais accessible à la fois.

Un expatrié fier de ce qu'il est et qui prend ce que le monde peut lui apprendre.



STEFAN RADU-CORCOZ

Photographe

Salut, j'étudie à l'Université de Montréal en cinéma. J'aime prendre des photos de paysages avec ma caméra argentique et j'aime bien les longues marches sur la plage, au coucher du soleil. Je ne suis pas fumeur, je fais 5 pieds 9 et 180 livres. Je recherche une fille blonde, aux yeux bleus, qui a sa santé en tête. Je suis sur Tinder pour rencontrer des nouvelles personnes intéressantes qui veulent bien une petite soirée relax "no-strings-attached."

Malaise, ce n'est pas la bonne place pour parler de ça... Bref, pour l'Amnésique je m'assure que les photos soient jolies.



JEAN-SÉBASTIEN AUDET

Chroniqueur

Bonjour,

Dans ma chronique vous trouverez principalement des propos humoristiques et comiques. Il va donc sans dire que si vous n'avez pas le sens de l'humour ou si vous êtes facilement offensé, il vous sera préférable de passer à la section sur les neurosciences.

Jean-Sébastien

P.S. : Le chat dans ma photo a donné son consentement libre et éclairé de manière écrite. Il n'a pas non plus été maltraité pendant la prise de la photo, malgré le regard consterné qu'il pose.



FRANÇOIS BALDO

Chroniqueur

J'étudie la psychologie, j'écris des textes et j'aime obliger les gens à me parler de leurs émotions. Vous ne me croiserez pas beaucoup sur le campus hors de mes cours. J'aime trop manger, alors quand on ne me force pas à en sortir, je préfère rester dans ma cuisine.

* Cette section vous présente l'équipe de votre journal étudiant lors de la rédaction et la mise en page de ce numéro, en mai 2015. Ne manquez pas la prochaine parution pour faire connaissance avec la nouvelle équipe!



SABRINA BOLDUC

Chroniqueuse

Ma chronique aura pour but de vérifier d'une quelconque façon, s'il est constructif de conseiller quelqu'un avec tel proverbe populaire dans tel contexte psychologique. Il s'agit d'une façon un peu humoristique de parler des troubles de personnalité et des schémas cognitifs qui les caractérisent.



ELIZABETH BRUNET

Chroniqueuse

Étudiante en 2^e année, j'ai décidé de m'impliquer dans l'Amnésique pour explorer des côtés plus obscurs de la psychologie et pour découvrir des facettes moins connues de différentes recherches. J'adore les livres, la politique, les chats, la musique et la psychologie cognitive. Finalement, je profiterai de ma place dans l'Amnésique pour vous tenir au courant d'enjeux sociaux et politiques au sein de l'université.



LAURA CARON-DESROCHERS

Chroniqueuse

Alors que ma deuxième année en psychologie commence, je respire au rythme d'une multitude de projets qui s'entremêlent. Que ce soit l'écriture, la psychologie, les voyages ou la recherche, je me répète constamment qu'on apprend en sortant de sa zone de confort. Constamment impressionnée par l'humain et son fonctionnement, je me passionne par tout ce qui touche au cerveau, au développement et au mélange des émotions et de la cognition. J'aime approcher ces sujets autant d'une manière scientifique qu'humaniste, les deux se complétant à leur manière. Je compte tout de même écrire sur ce qui piquera mon intérêt sur le moment. Alors, attendez-vous à une chronique plutôt variée!



FLORIAN CHOQUET

Chroniqueur

Des montagnes, aux zones côtières vous pouvez trouver de plus en plus de spécimens de ce mammifère satyrique que l'on nomme le Florian. Il se nourrit de la haine des idiots et du sourire des plus sages, se terre dans les zones de savoir où il prend un malin plaisir à teinter d'humour noir et de critiques acerbes les regroupements de jeunes hominidés, qui, en soif d'acceptation et d'approbation de leur compères, réagissent avec intensité, une substance dont il raffole. Appréciant la complexe entité de la réalité dans toute sa beauté, on ne pourra enlever son honnêteté à cette personnalité.



CATHERINE CIMON-PAQUET

Chroniqueuse

Étudiante au baccalauréat en psychologie, je m'intéresse particulièrement au développement des enfants et aux relations interpersonnelles. J'espère vous transmettre à travers mes articles ma curiosité pour tout ce qui a trait à la recherche, l'actualité scientifique et l'être humain. Je suis également une passionnée de danse, d'arts, de course et de journalisme!



CATHERINE DEGRÉ

Chroniqueuse

Étudiante de deuxième année au baccalauréat en psycho, je m'intéresse à la neuropsychologie, à la philosophie humaniste, aux mots croisés, aux loutres et au Canadien de Montréal. Je serai derrière l'équipe

d'auteurs chevronnés en tant que réviseuse pour une deuxième année afin d'assurer la correction et la qualité des textes de votre revue préférée.



SOFIA EL MOUDERRIB

Chroniqueuse

Passionnée de philosophie, j'adore susciter de vives discussions et alimenter la polémique. Je pense qu'on peut toujours aborder un sujet sans censure et à tous les égards, tant que le débat reste rationnel et exempt de sophismes! Conséquemment, je rédigerai cette année quelques chroniques sur des sujets polémiques et sensibles, en toute franchise. Esprits frileux, s'abstenir!



CÉLINE EL-SOUEIDI

Chroniqueuse

J'embarque dans ma troisième année au baccalauréat en psychologie et je suis passionnée par les psychopathologies en tout genre ce qui inspire le sujet de mes chroniques. Quand je ne suis pas en train d'étudier, je tricote en regardant Netflix.



SARAH HOUAZENE

Chroniqueuse

Mes intérêts personnels vont de la couture à la course, mes chroniques seront tout aussi éclectiques! Je t'enterrai de m'informer, et du même coup, vous informer, sur des sujets diversifiés qui me sont peu familiers. En vous souhaitant de bonnes lectures.



ADRIANNE L'ABBÉ

Chroniqueuse

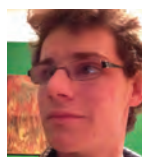
Présentement à ma deuxième année du baccalauréat en psychologie, je suis passionnée par tout ce qui touche à la psychologie sociale et les troubles de santé mentale. Plus particulièrement, je m'intéresse aux enjeux du suicide et aux troubles de santé mentale chez les enfants et les adolescents, comme l'anxiété et la dépression. Mes articles portent cette année sur la cyberpsychologie, plus précisément sur les causes, les effets et les usages abusifs des réseaux sociaux. En dehors de la psychologie, je suis une adepte de la danse, de la couture, de la photographie et de la cuisine.



STÉPHANE LABRÈCHE

Chroniqueur

Qui est Stéphane Labrèche? C'est un étudiant au deuxième cycle en Gestion de Risque Majeur et Adaptation Climatique, un directeur de la Patrouille de Conservation pour l'Arrondissement Verdun, un formateur en Survie Urbaine et Recherche et Sauvetage, ainsi qu'un Premier Répondant pour l'Unité d'Intervention d'Urgence et les Service de Premier Soins de la Croix-Rouge Canadienne division Québec-Montréal. Dans l'espoir de pouvoir, à travers mes chroniques, vous fournir les outils nécessaires pour garder vos sens en éveil face aux nombreux changements qui traversent notre merveilleux monde, ainsi créer une communauté plus résiliente tout au long de l'année.



HADRIEN LAFOREST

Chroniqueur

Étudiant de deuxième année en psychologie, je suis un touche-à-tout qui reste difficilement en place. Néanmoins, certaines choses ne changent pas chez

moi : ma curiosité intense pour l'esprit humain et mon envie constante de trouver à rire! J'espère pouvoir vous communiquer ma première au travers de mes chroniques dans L'Amnésique. Pour ce qui est du rire et bien n'hésitez pas à venir jaser avec moi si vous me reconnaissez au Psychic ou dans les couloirs de l'université!



SAMUEL LAPERLE

Chroniqueur

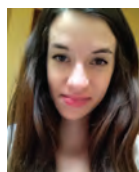
Des fois, ça m'arrive d'oublier que je ne suis pas Hilary Duff.



KARINE PROULX-PLANTE

Chroniqueuse

Étudiante en deuxième année au baccalauréat en psychologie et je désirais m'impliquer dans la communauté étudiante en contribuant à un projet qui me tient à cœur. J'ai toujours voulu écrire dans un journal et je me vois maintenant intégrer avec fierté l'équipe de L'Amnésique! C'est donc ma chance de faire aller ma plume et de partager avec vous des découvertes sur différents sujets qui m'intéressent et qui sont connectés à la psychologie et aux sciences humaines. Une variété de thèmes retiennent mon attention; les neurosciences, la psychologie sociale, les croyances, les relations amoureuses, les rêves et j'en passe. Laissez-moi vous surprendre et vous captiver par mes chroniques spontanées et diversifiées!



BÉATRICE RAYMOND-LESSARD

Chroniqueuse

En deuxième année de psychologie, j'en suis à ma deuxième participation au journal L'Amnésique. Ma chronique, plutôt littéraire, se construit autour de personnages atypiques et, parfois, horriblement communs tous atteints d'une psychopathologie. J'aime les fleurs, les chaussettes dépareillées, les journées d'été, les documentaires, les livres, la musique classique, les films de David Lynch et les regards qui disent tout. Je n'aime pas le cynisme et me prendre au sérieux. Étrangement, j'écris souvent dans la peau d'un garçon. Le reste est à découvrir dans ma prose ou en personne. Voilà!



ISABELLE ROBERGE-MALTAIS

Chroniqueuse

Je suis une étudiante au baccalauréat en psychologie qui s'intéresse à tout ce qui a trait à la nature humaine, plus particulièrement au domaine des émotions, du profilage et des troubles de l'alimentation. Je me passionne également pour la cuisine, la lecture et le piano. J'espère vous faire découvrir, par mes articles, de nouvelles façons de voir les choses au quotidien... tout en simplicité bien sûr!



LILY-CHARLOTTE ROBERT

Chroniqueuse

J'aime la crème glacée menthe-chocolat, la cigarette occasionnelle et écouter Pink Floyd à 2h du matin. J'ignore le sujet de mes futurs articles et honnêtement, ça m'angoisse un peu. Je termine mon petit mot en vous posant une question : C'était quand la dernière fois que vous avez fait quelque chose pour la première fois?



L'AMNÉSIQUE RECRUTE !

L'Amnésique cherche toujours à élargir ses rangs et est plus particulièrement à la recherche d'étudiant.e.s pour occuper des postes tels que (veuillez noter que l'emploi du masculin par la suite n'est employé que dans le but

d'alléger le texte): **chef de publicité, réviseurs et correcteurs**

et bien évidemment, **chroniqueurs**, qu'ils soient scientifiques ou poètes, contestataires, cinéphiles, artistes... En bref, tous ceux et celles qui désireraient partager leurs idées à l'aide de mots, **voire d'illustrations**, pourquoi pas. Pour quand les mots sont inutiles, futiles, à contre-courant ou directifs... Donc si l'aventure vous tente, n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse ci-dessous pour nous faire part de votre intérêt à faire partie de la nouvelle équipe, anciens et nouveaux membres ont hâte de vous rencontrer.

A M N É S I Q U E @ A G E E P U M . C A